

**Zeitschrift:** Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande  
**Band:** 36 (1898)  
**Heft:** 51

**Artikel:** Qui veut la fin veut les moyens  
**Autor:** Antans, Pierre d'  
**DOI:** <https://doi.org/10.5169/seals-197242>

#### Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

#### Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

#### Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

**Download PDF:** 09.02.2026

**ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>**

ayant envie d'un jouet de dix-neuf sous, et l'on ne pouvait les satisfaire !

La riche patricienne songea aux merveilles que son fils dédaignait depuis le matin ; et, voulant à tout prix rendre heureux cet enfant qui avait confiance en elle :

— Viens avec moi, dit-elle ; je te donnerai des joujoux beaucoup plus beaux que le petit âne... Vous permettez, madame, on vous le ramènera en voiture... à moins que vous ne préfériez l'accompagner.

Oui, la maman préférait... A Paris, on ne sait jamais ; et puis elle éprouvait une vague curiosité au sujet de cette étrange personne qui faisait la charité comme on ne l'avait jamais vu faire.

Quand on arriva avenue Rembrandt, la femme pauvre connaissait le petit Marc, sa maladie déconcertante et le désespoir de ses parents, comme si elle venait de vivre avec eux ces trois derniers mois ; de son côté, elle avait raconté qu'elle était piégeuse à la machine, un métier où il y avait beaucoup de chômage, que son mari venait de passer six semaines à l'hôpital pour une fluxion de poitrine, et que Toto devait avoir un fameux tempérament pour conserver ses joues roses, car on avait enduré de rudes privations.

Quand on pénétra auprès de Marc, on le trouva dans le même état de torpeur. Il entr'ouvrît les yeux pour voir qui entraient avec sa mère, et eut une moue fâchée à l'idée que cet enfant allait le déranger, mais il ne s'informa même pas d'où il venait.

Il n'y avait pas de danger que Toto Lairin dérangeât Marc. Il était bien trop occupé avec les vaches à lait, les moutons bêlants, les mules richement harnachées et pomponnées, les chevaux à longue crinière. Ensuite les chemins de fer, les régiments de toutes armes en plomb massif, les lotteries superbement montées, les petits canons de cuivre, les brillantes uniformes galonnés de neuf, toutes ces choses magnifiques qu'il ne soupçonnait même pas, l'absorbèrent tellement que rien autre n'exista plus pour lui.

Mais peu à peu, sans doute parce qu'il n'était pas sollicité, le petit malade s'était mis à suivre les mouvements de son nouveau compagnon. Les essais inhabiles de Toto Lairin, ses alignements bizarre de bêtes et de choses finirent par l'intéresser et il esquissa des observations et des conseils.

Les deux mères, vite en communauté de sentiments, observaient ce curieux réveil de volonté et ne disaient mot, de peur de rompre le charme.

Mais, à un moment donné, Toto Lairin qui avait un solide appétit, s'écria, avant que sa mère pût l'empêcher.

— J'ai faim, moi ; je voudrais bien manger.

— Qu'est-ce qui te ferait plaisir, demanda vivement la mère du petit malade, avec l'espoir secret que l'heureuse évolution allait s'accélérer.

Toto Lairin eut une hésitation, comme s'il s'agissait de demander une chose extraordinaire.

— Madame, dit-il enfin, s'armant de tout son courage, avez-vous du beurre ?

Du coup Marc se mit à rire.

— Mais du beurre comme chez ma bonne maman de Normandie, poursuivit gravement Toto, pas du beurre de Paris.

De Paris, le petit garçon ne connaissait que le beurre rance, acheté pour deux sous dans un morceau de papier.

La tartine fut vite apportée, l'enfant y mordit à si belles dents, avec un air de si profonde satisfaction, que Marc voulut l'imiter.

— Moi aussi, une tartine de beurre.

La mère tressaillit d'une joie profonde ; son fils démandant à manger ! il y avait si longtemps que le fait ne s'était produit.

Marc n'y alla pas de si bon cœur que son jeune camarade, mais la tartine disparut quand même. Puis il but du lait, encore pour faire comme Toto qui léchait ses lèvres et le bout de son nez ainsi qu'un chat gourmand.

Un peu plus tard, le petit faubourien, dûment stylé, et qui, d'ailleurs, aurait englouti toutes les nourritures du monde, demanda du consommé, et Marc prit avec lui du consommé.

La mère, dont l'espoir allait croissant, murmurait à l'ouvrrière qui partageait son bonheur :

— Le docteur nous disait : « Trouvez le moyen de l'alimenter et de le sortir de son accablement, il sera sauvé ». Le moyen, c'est votre Toto qui l'a découvert, c'est donc à lui que je dérangerai la santé de mon fils.

Depuis ce jour, Toto Lairin devint le compagnon assidu de Marc ; et c'est celui-ci maintenant qui dirigeait les jeux sans que l'enfant de l'ouvrière songeât à discuter sa haute compétence.

Entraînés par l'exubérance de vie et le superbe appétit de Toto, Marc se remit à agir et à manger comme autrefois ; et six semaines plus tard, le petit convalescent, pâle encore, mais solide sur ses jambes, accompagné de Toto Lairin, qu'on avait habillé de neuf des pieds à la tête, partait dans le Midi pour实现er de se remettre.

La mère, rayonnante de bonheur, répétait vingt fois par jour à son mari, qui l'approuvait de tout cœur :

— Si vous voulez porter bonheur à vos propres enfants, soyez bons pour les enfants des autres.

JEANNE LEROY

#### Qui vient la fin veut les moyens.

« Ah ! Monsieur le docteur, me voilà forcé de recourir de nouveau à vos bons offices. Mes sacrées palpitations ont recommencé. »

Le gendarme parlait ainsi au docteur, qui était en même temps le pharmacien de l'endroit.

— Pas étonnant, avec la vie que vous menez, grommela le docteur. Toujours par monts et par vaux. Allez donc vous mettre au lit et restez-y huit jours.

— Huit jours ! cela vous est facile à dire. C'est pour le coup qu'on s'en donnerait à chasser le gibier défendu. Avant ce soir, tous les braconniers du district le sauraient et vous croyez que je pourrais garder le lit. Tenez, cette nuit, au lieu de rester tranquillement chez moi, il faudra que je courre la montagne. J'ai relevé certaines traces inquiétantes près du Folly. Depuis deux jours, il y a dans ces parages une troupe de quatre chamois, et j'en connais qui ont l'œil dessus... Ah ! quelle vie !

Le docteur, occupé déjà à préparer la potion qu'il ordonna habituellement à son patient avait tressailli en entendant ces dernières paroles. Un coup d'œil jeté par dessus ses grosses lunettes le rassura. Le gendarme avait parlé en toute naïveté, et cependant, s'il avait su !!!

Le docteur avait de bonnes raisons de tressaillir. Les chamois du Folly ne lui étaient pas inconnus, et justement il avait pris rendez-vous pour la nuit prochaine avec deux de ses amis pour aller leur dire un petit mot à la pointe du jour. Allons, puisque la mèche était éventée, il n'y avait rien à faire qu'à aviser les amis et se coucher honnêtement après avoir fait une partie de *brouck*, tandis que le gendarme garderait ses chamois.

Tout à coup, une idée diabolique lui traversa l'esprit. Il hésita une seconde, puis saisit un flacon et en remplit la fiole destinée au gendarme, qui s'en alla après avoir échangé encore quelques propos insignifiants.

Une nuit superbe. Trois chasseurs sont assis sur les pentes du Folly. Le jour va paraître. Il s'agit de se répartir les postes, afin que chacun soit embusqué au moment où les chamois viendront paître au lever du soleil.

Les deux compagnons du docteur semblent inquiets. Ils inspectent soigneusement chaque pierre, chaque arbrisseau. C'est que le gendarme leur a déjà donné souvent des preuves désagréables de son flair. Seul le docteur est tranquille. Enfin, tout est arrangé. Les postes sont convenus. On prend les derniers arrangements.

« En cas d'alerte, dit l'un, le signal habituel ! Il faut toujours se défier de ce maudit gendarme, que le diable emporte ! »

— Rassurez-vous ! Le gendarme ne nous dérangerà pas !

— Comment ? Pourquoi ?

— Le gendarme ne nous dérangerà pas. Il

voulait venir ici cette nuit, alors, pour nous en débarrasser, je l'ai....

Le docteur dit cela d'un ton si grave que ses interlocuteurs se levèrent.

— Eh bien ?

— ... Je l'ai purgé !

PIERRE D'ANTAN.

#### Quelques vérités à ces messieurs.

PAR UNE LAUSANNOISE QUI S'Y CONNAIT

I

Il n'existe rien de plus dissemblable, rien qui offre des contrastes aussi frappants que l'homme avant et après le mariage. C'est une vérité antique bien souvent remise en question, un texte inépuisable de plaintes pour la femme. Et cependant, ce champ d'observation déjà tant exploré, est si vaste et si fécond, qu'on nous permettra d'y ajouter celles que nous avons eu l'occasion de faire et d'entendre ici et là.

Et d'abord, messieurs, veuillez faire quelque peu acte de cette franchise dont vous reprochez tant aux femmes de manquer, et convenez que nous n'avangons rien que de parfaitement vrai en disant que la plupart d'entre vous déplient, *avant le mariage*, une foule de vertus, d'égards, d'attentions délicates qui disparaissent après comme la neige qui fond au soleil, non avec la promptitude de l'éclair, mais graduellement, à mesure que vous n'en sentez plus la nécessité.

Presque tous les hommes, lorsqu'ils sont amants, ont le tort d'encenser si bien leurs idoles, de les habituer à une vie si douce, toute d'amour et de soins, que, lorsqu'elles doivent plus tard y renoncer pour commencer le dur apprentissage de la vie réelle, il en est qui, cruellement désillusionnées, cherchent à ressaisir ailleurs ce qui leur échappe... Elles ont certainement grand tort et nous pensons qu'elles sont rares ; mais combien y en a-t-il qui souffrent de se voir privées du bonheur qu'elles avaient rêvé !

Citons quelques exemples pris au hasard où les maris de bonne foi pourront facilement se reconnaître plus ou moins.

Alfred veille un soir avec quelques amis. Lui, le boute-en-train ordinaire, parle peu et répond avec tant de distraction qu'on finit par le remarquer ; et cela d'autant plus qu'il regarde sa montre toutes les cinq minutes et ne la quitte que pour consulter la pendule placée en face de lui. Adrien, son ami intime, s'impatiente de ce manège s'écrie : « Quand vas-tu chez elle, ce soir, que tu es si agité ? Ta montre me va sur les nerfs et je serai charmé quand elle t'indiquera l'heure du rendez-vous. »

— Merci, répond Alfred en souriant ; il est à huit heures.

— Bon ! il n'en est que sept, aussi tu vas, j'espère, te contenter dorénavant de la pendule. Tiens, pour te donner patience, voici un cigare délicieux, un pur Havane ; j'en ai reçu hier un caisson arrivant directement de Cuba.

En disant ces mots, Adrien ouvre son étui, mais Alfred fait un geste d'effroi et répond :

— Je ne fume plus, merci.

— Ah ! bah ! comment ? depuis quand ? toi, un fumeur enraged ! Est-ce que ton médecin te l'a défendu ?

— Non, mais Maria craint l'odeur du cigare, la fumée l'incommode, et c'est un bonheur pour moi d'y renoncer.

A cette déclaration, les jeunes gens rient et accablent l'amoureux d'une foule de plaisanteries et de prédictions plus ou moins spirituelles.

Enfin, huit heures sonnent et Alfred se rend chez Maria, qui l'attend au milieu de sa famille. Elle s'aperçoit bien vite que son fiancé est imprégné du parfum qu'elle déteste ; elle fait une jolie petite moue dont Alfred devine le sujet. Il se hâte de se justifier en disant qu'il